

30 Mars 2024 – Jour 0

Nous nous sommes retrouvés à l'aéroport vers 17h. Les 18 élèves et les 5 adultes de notre belle équipée attendent enthousiastes que les longues procédures aéroportuaires se déroulent sans incident. Tout semble nous sourire, le vol est affiché à l'heure, aucun impair à l'horizon. Les agents de la compagnie Rwandair nous gratifient d'une franche bonne humeur, nous octroyant même un guichet spécialement baptisé Blaise Pascal pour l'occasion. Ben, notre collègue rwandais, irradie le groupe et les alentours d'une hilarité joviale et contagieuse, symptôme sans doute de sa joie de retrouver sa terre et de nous en faire découvrir toutes les merveilles. Entre les présentations de passeports et les contrôles des bagages, les élèves s'échangent des bonbons et des sourires communicatifs : malgré l'attente parfois interminable, l'ambiance reste sympathique et détendue.

Nous croisons par hasard Dafroza et Alain Gauthier qui embarqueront sur le même vol que nous. Pouvions-nous rêver meilleurs auspices ? Souriants et enchantés de nous rencontrer autant que nous sommes honorés d'échanger avec eux, ils nous assurent de leur soutien et nous racontent leur emploi du temps chargé en cette année de commémoration. Leur présence nous rappelle l'enjeu mémoriel de notre voyage, avec tout son cortège de crimes et de douleurs, de justice et de réconciliation.

Arrivés dans un salon d'embarquement richement décoré, nous remarquons tout de suite la présence d'un piano à queue sur lequel un voyageur esquisse maladroitement une mélodie qui, de toute évidence, fut jadis la BO de Titanic. Décidant collectivement de mettre fin au naufrage musical, nous nous groupons à côté de l'instrument en préparant violon et cordes vocales. Le refrain de notre slam résonne alors parmi les dorures et les voyageurs étonnés. Les voix, quoiqu'encore timides, sont fières et engagées, et le refrain se mue en hymne qui, nous le savons désormais, nous accompagnera tout au long du voyage.

Quelques instants plus tard, nous sommes installés dans l'avion, prêts pour l'aventure. Une chance, de nombreuses places sont restées vacantes, le vol sera confortable. Après un décollage sans encombre vers 21h, un salubre et délicieux repas nous est servi.

Puis les lumières s'éteignent et les voix s'effacent pour ne laisser que les vibrations assourdissantes du moteur inonder la cabine et bercer nos esprits où l'excitation se mêle à l'appréhension et dans lesquels le sommeil a, on le comprend, bien du mal à se frayer un chemin.

31 Mars – Jour 1

Le soleil rougeois à l'horizon, ses chauds reflets se déposent sur nos ailes suspendues dans le ciel africain. Nos yeux fatigués contemplant le spectacle tandis qu'un petit déjeuner simple mais efficace nous est servi. Le temps de s'étirer et de masser nos muscles endoloris par un sommeil quelque peu contorsionné et nous voilà déjà posés sur le tarmac de Kigali.

L'air rempli d'humidité fait résonner dans nos poumons la verdure qui foisonne où que nos yeux se posent. Malgré cette moiteur, le ciel couvert et la fraîcheur matinale nous gardent d'ôter tout d'abord nos vestes. La douane franchie et les bagages réceptionnées, nous sommes accueillis par Josiane et Bosco qui nous convient à bord d'un modeste bus d'une vingtaine de places. Les élèves et mesdames Nabli, Emonet et Tanguy prennent place pour partir vers la Blue Lake International School. Toutefois, le véhicule ne peut malheureusement pas accueillir la pléthorique quantité de bagages que nous convoyons, Benjamin et moi-même veillerons donc sur notre précieux chargement en attendant que le bus effectue sa rotation.

Nous les rejoignons quelque deux heures plus tard. Bosco, notre chauffeur, se fraye un chemin parfois périlleux à travers des flots de motos taxis et de piétons, sous le regard attentif des nombreux radars automatiques qui parsèment notre route. Depuis les hauteurs d'un coteau, nous pouvons contempler la luxuriante végétation ponctuée de toits rouge brique qui s'étalent sur d'immenses plaines surélevées par endroits par les fameuses collines, caractéristiques de la géographie du Rwanda. Tout à coup, alors que la vue est parfaitement dégagée, une large bâtisse blanche se découpe au milieu du versant verdoyant qui nous fait face. Un imposant escalier jaune vif menant à de vertigineuses colonnes blanches dessine une façade d'inspiration américaine qui tranche avec l'architecture environnante. Devant mon étonnement, Benjamin m'indique qu'il s'agit bien de BLIS, l'école qui nous reçoit.

Nous sommes accueillis par les élèves français qui, depuis le terrain de basket, laissent là leur ballon pour nous saluer joyeusement des deux mains. Ils ont déjà pris leurs quartiers dans des chambrettes de 3 à 4 personnes, spartiates mais confortables, et ne semblent pas sensibles à la fatigue. A peine les valises déchargées, une pluie diluvienne s'abat sur le vaste domaine de l'école. Nous nous réfugions derrière les murs qui vibrent sous les assauts des trombes tombées d'un ciel sombre. C'est alors que trois de nos garçons, simplement vêtus de leur maillot de bain, décident de braver la tempête pour aller plonger dans la piscine extérieure, en contrebas de l'école. Muni d'un poncho de pluie, je les accompagne sous la pluie battante pour qu'un maître-nageur détrempé nous informe une fois arrivés que la baignade est proscrite par ce temps. Nous rebroussons chemin, aussi trempés qu'après plusieurs longueurs, décourageant d'autres garçons qui, inspirés par l'audace de leurs camarades, s'étaient également équipés et se dirigeaient vers le plan d'eau.

Après un repas riche en féculents, les élèves se reposent, jouent au loup-garou. Toujours à l'affût d'un wifi flébile et capricieux, nous tentons tous, souvent en vain, de donner des nouvelles à nos familles.

Le soleil de la fin d'après-midi baignant les jardins de sa chaude lumière, c'est l'occasion pour nos ouailles de s'ébattre joyeusement dans la fraîcheur de la piscine, après s'être généreusement enduits de crème solaire. L'école, vidée par les vacances scolaires de ses élèves habituels, nous offre une tranquillité salvatrice après cet éprouvant voyage.

Dernières tâches de la journée : trier les différents objets collectés pour les associations rwandaises et préparer des questions pour les rescapés que nous rencontrerons demain. Nous nous dirigeons vers le dîner fatigués, en espérant la nuit longue et réparatrice.

1^{er} avril – Jour 2

La nuit s'est bien passée, le concert des grenouilles est tonitruant, les batraciens se faufilant même jusque dans les couloirs pour nous interpréter leurs plus belles vocalises. Après s'être innocemment détendus hier, la journée d'aujourd'hui s'annonce plus intense, plus recueillie.

Il est 8h30 lorsque le bus nous emporte dans la brume matinale vers le Mémorial de Kigali. Comme nous étions en avance sur l'horaire prévue, Benjamin en profite pour modifier légèrement notre itinéraire pour nous faire découvrir les quartiers populaires et huppés de la capitale.

Après un drastique contrôle de sécurité, nous pénétrons l'enceinte du mémorial vers 9h30. La bonne humeur du trajet laisse place à des visages concentrés et conscients de l'importance symbolique de ce lieu d'histoire et de mémoire. En effet le Mémorial propose un musée, des expositions, mais abrite également la sépulture de 259 000 victimes du génocide.

Un guide nous accueille et nous convie dans une salle de projection. Une vidéo introductive mêlant divers témoignages de rescapés relatant les atrocités de 1994 nous plonge dans une intense émotion. Des audio guides nous sont distribués et nous sommes conduits dans l'exposition. Au sous-sol, un long couloir circulaire s'organise en trois sections : « avant le génocide », « pendant le génocide », « après le génocide ». L'atmosphère est recueillie et concentrée, les élèves comme les enseignants prennent le temps d'écouter chaque chapitre proposé par l'audio guide et lisent scrupuleusement les informations inscrites sur les murs.

« Avant le génocide ». Nous apprenons comment les colonisateurs Belges ont transformé les catégories sociales Hutu et Tutsi en ethnies raciales afin d'asseoir leur autorité et comment l'indépendance de 1962 a permis à un pouvoir Hutu de plus en plus fort de mettre en place une politique discriminatoire à l'égard des Tutsi. Des massacres ponctuels entre 1959 et 1993 donne un tragique aperçu de ce que nous allons découvrir dans la pièce suivante.

« Pendant le génocide » nous raconte l'indicible en nous montrant l'in-montrable. Il est difficile de décrire ici ce que nous y avons vu de manière juste. Aucun mot, aucun artifice littéraire d'aucune sorte n'a ici le pouvoir de saisir l'horreur qui s'est abattue sur le pays.

« Après le génocide » nous rappelle que le pays a su se relever, nous décrit la justice, les gacacas, la mémoire, le pardon et l'unité d'une nation meurtrie qui a su soigner les rancœurs et construire un avenir commun.

A l'issue de ce douloureux trajet, deux petites salles. La première expose les photos de trois mille victimes, photos qui personnifient les terribles chiffres que nous connaissons tous. La seconde salle résonne particulièrement avec ces visages, exposant des crânes

et des ossements humains provenant d'une fosse commune. Posés là simplement, ces vestiges anonymisés par la mort démontrent la matérialité concrète du génocide et les stigmates visibles sur la surface de certaines boîtes crâniennes témoignent de la violence avec laquelle la vie leur a été ôtée.

L'exposition se poursuit à l'étage, avec une série de pièces consacrées à d'autres grands massacres du XXe siècle. Cette section s'intitule « Les vies perdues » car si elles n'ont pas forcément été désignées officiellement comme génocides, ces tueries relèvent néanmoins des mêmes mécanismes brutaux et impitoyables qui conditionnent l'élimination systématique de toute une population ; hommes, femmes et enfants. Nous y retrouvons les massacres perpétrés par les Allemands sur les rebelles Herreros en Namibie au début du XXe siècle, le génocide des Juifs par les nazis, les crimes du régime des Khmers rouges au Cambodge et l'épuration ethnique des musulmans par les Serbes dans les années 90. Sans renier le moins du monde la spécificité de chacune de ces tragédies, on y ressent le besoin de comprendre comment, partout dans le monde, des êtres humains ont pu commettre l'impensable.

L'exposition se conclut avec une « chambre des enfants ». Chambre d'enfant. Chambre mortuaire. Des photos d'enfants. Leur nom. Leur plat préféré. Leur meilleur ami. Leur sourire. Les circonstances de leur exécution. Leurs regards nous fixent, et l'émotion semble sortir des murs.

Le jardin du mémorial apaise nos esprits et quatre élèves déposent une gerbe de fleurs à l'ombre d'une végétation luxuriante. Des journalistes du journal Igehe sont venus pour prendre des photos et interviewer quelques membres de notre groupe, immortalisant ce moment fort de notre voyage.

Après cette intense matinée, le déjeuner se tient dans un restaurant dans lequel nous sommes royalement reçus. Nous nous émerveillons de la douceur qui se dégage de toutes nos interactions sociales avec les Rwandais : douceur des mots, douceur de la voix, douceur des sourires. Notre grande table, confortablement installée sur une terrasse couverte bordée de végétation, déguste joyeusement de délicieux mets rivalisant en saveur avec la plus fine gastronomie française. Nous y retrouvons William, le frère de Benjamin, qui a servi d'intermédiaire pour la rencontre de l'après midi avec le président d'une association qui aide les vétérans et les rescapés mutilés par la guerre, Francis Karangwa.

Repus et reposés, nous reprenons le bus pour offrir à cet ancien combattant plusieurs paires de béquilles ainsi qu'un déambulateur pour son association. Les locaux sont composés d'une simple pièce rectangulaire d'une quinzaine de mètres carrés au bord d'une route au centre de Kigali, à quelques pas du Stade de la Paix, meublée d'un bureau, d'une étagère garnie de dossiers et de quelques chaises sur lesquelles les élèves prennent rapidement place. Alors que nous serrons les uns contre les autres, Benjamin nous rappelle un proverbe rwandais : « là où la paix règne, la peau d'une puce

peut couvrir cinq personnes ». Francis se tient dans l'embrasure de la porte ouverte et nous présente son histoire et son travail en kinyarwanda, William et Benjamin assurant la traduction en français. Même si nous ne comprenons pas le sens de ses mots, l'immense conviction et l'expressivité des gestes qui accompagnaient son discours nous ont captivé dès qu'il s'est mis à parler.

Ancien militaire, Francis nous raconte comment il a combattu aux côtés du FPR pour libérer le Rwanda depuis l'Ouganda à partir de 1990, et comment le pays s'est retrouvé couvert de mines anti-personnelles après la guerre. Il nous indique également que les génocidaires épargnaient parfois leurs victimes, préférant les mutiler afin de prolonger leurs souffrances tout au long de leur existence. Lui-même amputé d'une jambe, il décide alors de fonder cette association qui apporte une aide psychologique aux nombreux mutilés de guerre mais qui réunit également du matériel pour leur faciliter la vie. L'association se finance entre autres par la construction de kiosques de commerce en matériaux recyclés dont une partie des bénéficiaires leur revient directement, une belle incarnation de la dialectique biodiversité/mémoire qui a occupé nos élèves lors de l'écriture du slam.

Plusieurs élèves posent alors des questions, les réponses de Francis mettant en exergue quelques points particulièrement saisissants en regard de notre visite du matin. Il relate que lorsqu'ils ont repris le Rwanda aux génocidaires, ils capturaient parfois des bourreaux devant les corps encore chauds de leurs victimes. Malgré la tentation d'assouvir une vengeance que l'on pourrait considérer comme légitime, ils avaient interdiction formelle de s'y abandonner, car il fallait « rester humain » pour reconstruire le pays aux côtés des génocidaires avec lesquels il allait falloir composer et construire. Ce principe allait nourrir toute la politique future et organiser la justice des années suivantes. Cette anecdote évoque immédiatement cette formule de Camus dans *le Premier homme* : « un homme, ça s'empêche ». En s'empêchant de massacrer, en s'empêchant de haïr, les Rwandais sont parvenus à réaliser ce qui semblait impossible : la paix entre les bourreaux et les rescapés. Les génocidaires ont eu la possibilité d'être jugés, de demander pardon, de purger leur peine et de réintégrer la société en tant que rwandais à part entière. Francis a beaucoup insisté sur l'unité actuelle du Rwanda à travers par exemple une volonté de généraliser le tourisme à la totalité du territoire et bien sûr, par la disparition de la mention des ethnies sur les cartes d'identité. Sans oublier le passé, les Rwandais démontrent une force morale extraordinaire qui les unit encore aujourd'hui en ayant fait naître une belle fraternité de l'innommable catastrophe qui s'est abattue sur eux.

Francis nous rappelle alors que Benjamin, alias Ben Kariyanga, a composé une chanson en 1997, *Freedom*, qui appelle à la liberté pour tous les peuples, et que cette chanson a accompagné la trajectoire hors du commun du Rwanda depuis sa sortie jusqu'à aujourd'hui. Nous entonnons collectivement le refrain en tapant des mains, les murs de

l'étroit bureau peinant à contenir nos décibels enthousiastes. Après plusieurs photos et de chaleureuses accolades, nous laissons là Francis pour regagner nos pénates.

Le trajet du retour se passe sans encombre. Je commence à rédiger ce journal dans le bus et manque presque d'admirer le somptueux spectacle du soir tombant sur l'épaisse brume qui enlace les collines, constellées çà et là des premières lueurs de l'éclairage public.

Le dîner est une fête. Tous réunis autour de la piscine en compagnie d'une délégation camerounaise également en visite à BLIS, nous savourons un barbecue dans l'air frais du soir, tout couverts d'antimoustique. Jean-Pierre Kibunge, le directeur de l'école, outre un abord souriant et sympathique, est un hôte attentif et rigoureux qui s'enquiert en permanence de nos besoins. Au cours d'un discours improvisé, il remercie chaleureusement notre délégation et particulièrement Mme Nabli, instigatrice et pierre angulaire du projet, puisqu'elle va, outre ses nombreuses actions que vous connaissez, former le personnel de BLIS et la délégation camerounaise aux Objectifs de Développement Durable dont elle est spécialiste.

Après quelques timides pas de danse, les élèves (et les professeurs !) se trémoussent dans une chorégraphie très relativement synchronisée au son des derniers succès musicaux locaux. Benjamin finit par interpréter deux de ses chansons et obtient une formidable ovation d'une piste de danse incandescente tandis qu'à l'horizon, les éclairs d'un orage lointain zèbrent en silence la nuit de leur lumière orangée.

Comme tous les soirs, les professeurs se réunissent autour de Mme Nabli pour régler les derniers détails de la journée du lendemain. Déployant des trésors d'ingéniosité et de patience, notre responsable parvient à organiser les sorties et activités malgré une connexion intermittente et des interlocuteurs parfois difficiles à suivre, suscitant notre commune et sincère admiration.

Nous montons nous coucher vers 21h30 pour une nuit courte. Demain, nous partons à l'aube.

2 avril – Jour – 3

Réveil à 4h, après des ablutions encore ensommeillées, nous intimons aux élèves de se tenir prêts pour 5h, l'heure à laquelle 3 Jeeps doivent nous conduire au parc d'Akagera afin de d'y observer l'exceptionnelle faune sauvage qui y est préservée. Certains semblent particulièrement démunis face à l'unique robinet d'eau froide qui trône, isolé, sur le mur de nos douches.

A 5h15 nous voilà réunis sur l'esplanade de l'école, guettant dans l'obscurité la lueur des phares de nos destriers du jour. La nuit est encore noire, seules les étoiles qui semblent se refléter dans les lumières de la ville au loin baignent la vallée d'un halo laiteux.

5h30, un vrombissement déchire le silence nocturne : les voitures arrivent enfin après s'être passablement égarées dans les ténèbres matinales, semblant surgir directement du film Jurassic Park. Nous embarquons rapidement quand soudain, nous réalisons que les Jeeps qui devaient contenir 8 passagers chacune n'en comptent que 7. Notre groupe est composé de 23 personnes et la cruelle réalité arithmétique reste insensible à nos imprécations. Une solution est finalement trouvée, une quatrième voiture de 3 places est adjointe au convoi après plusieurs longues minutes d'attente et de tergiversations. Ce n'est pas la première fois que nous constatons une temporalité rwandaise plus souple et moins prévisible que notre conception occidentale, temporalité que Mme Tanguy a su parfaitement ramasser dans la simple expression : « *il nous faut apprendre à attendre* ». En outre, nous découvrons ce matin une organisation qui s'élabore et évolue à chaque instant, où le programme anticipé ne présage absolument pas du déroulement réel des événements, et ce malgré les efforts de Mme Nabli. J'en profite pour souligner ici sa détermination sans faille pour convaincre nos interlocuteurs de trouver rapidement une solution. C'est donc vers 6h45 que nous finissons par nous glisser entre les collines qui joutent Kigali.

Le jour naissant éclaire doucement les contreforts verdoyants toujours nappés d'une brume qui s'éclaircit de plus en plus. La diversité végétale est extraordinaire, il semble qu'une terrible bataille se livre entre les espèces, s'enchevêtrant les unes dans les autres dans un entrelacs inextricable de feuilles et de branches de toutes les formes et de toutes les tailles. De cette lutte emmêlée jaillissent des explosions de verdure, retentissant par endroit dans un camaïeu chamarré de vert et d'émeraude. Dans nos yeux se superposent les images de la veille, quand cette même nature fut déchirée par d'autres couleurs...

Après une heure et demie de route, nous nous arrêtons pour prendre un petit déjeuner et commander les sandwiches pour le déjeuner dans le parc. Notre halte est censée ne durer qu'un quart d'heure, quart d'heure que la temporalité locale se chargera de transformer en soixante généreuses minutes. L'endroit est un immense hangar aménagé, une lumière orangée s'échappe d'énormes ampoules à filament suspendues au vertigineux plafond par un long fil. Un présentoir plein de viennoiseries illustré par des panneaux ardoisés à l'écriture manuscrite soignée ainsi que des fauteuils et canapés

confortables prêts à accueillir nos estomacs affamés complète un décor qui évoque les débits de boissons branchés qui bordent le canal de l'Ourq.

Cakes et boissons chaudes goulûment avalés, nous chargeons notre pitance, une réserve d'eau, et reprenons notre chemin la vessie vide et le ventre plein. Au bord de la route se succèdent les rizières et les bananeraies. Une population dense s'étale sur les bas-côtés, circulant à pied, quelquefois à vélo, et transporte d'impressionnantes quantités de marchandises agricoles d'une manière qui semble défier notre occidentale conception de la gravité. Les routes sont remarquablement entretenues et propres ; courbées sur un bouquet de fines tiges, de nombreuses femmes en balayent les abords.

Nous arrivons finalement dans le parc d'Akagera sur les coups de 10h30. Après un briefing et quelques formalités administratives, nos 4 Jeeps s'engagent sur une piste cahoteuse au milieu de la savane. Des nuées de petites ailes colorées virevoltent devant au passage des énormes roues : il s'agit de papillons se nourrissant des déjections d'éléphants qui jonchent la piste, ou comment la beauté la plus aérienne peut émerger du plus repoussant terreau, image qui résonne avec la réconciliation qui unit aujourd'hui les Rwandais.

Telle une tribu de suricates en alerte, nous scrutons les environs avec attention pour tenter d'apercevoir les cinq espèces du Big Five : les éléphants, les lions, les léopards, les buffles et les rhinocéros. Fort heureusement bien d'autres animaux peuplent le parc, car le Big Five est réputé pour sa rareté.

Quelques temps forts vont particulièrement nous émerveiller, presque autant que les protagonistes de Jurassic Park devant les brachiosaures. Après avoir croisé un imposant troupeau de buffle, nous surprenons un couple composé d'une lionne et d'un lion en plein milieu d'un bain de soleil à une quinzaine de mètres du bord de la piste. Nous comprenons la rareté du spectacle aux exclamations de nos guides et à la vivacité avec laquelle ils se saisissent de leur téléphone pour immortaliser l'instant. Mais les deux animaux semblant estimer ne pas nous avoir suffisamment intéressés, décident alors de s'adonner à un bref mais mémorable accouplement qui a suscité chez nos esprits en herbe un éventail très variés de réactions dont je vous épargne la description détaillée.

Un peu plus loin, nous croisons un troupeau de zèbres traversant la route et de magnifiques girafes gambadant gracieusement à quelques mètres de nos véhicules. Une tribu de babouins étonnés nous accompagne quelques instants puis nous croisons un groupe d'impalas qui dignement nous regarde passer. Quelques magnifiques oiseaux dont j'ai oublié le nom plus tard, nous entrapercevons plusieurs museaux d'hippopotames affleurant la surface d'un des nombreux lacs que l'on trouve dans le parc.

Une exclamation de notre chauffeur nous informe d'une nouvelle rareté : un python d'environ trois mètres traverse la piste juste devant nous. Tout le monde est unanimement

impressionné par l'ampleur de l'animal qui nourrira nombre de discussions lors du déjeuner.

Evidemment, la majeure partie du temps, nous ne voyons rien d'autre qu'une nature dense, tantôt savane, tantôt marécage ou forêt, qui semble vide à nos yeux néophytes. Les rencontres décrites plus haut s'étalent sur presque 6h30 d'excursion !

Durant ces longues périodes de contemplation du décor, il semble frappant combien la nature peut être dangereuse lorsqu'elle est sauvage. Alors que nous la considérons bien souvent comme bienfaisante, ici seul l'énorme monstre de métal nous protège d'une nature dévorante et dévorée, une nature dans laquelle il est strictement interdit de se promener à pied. Certains de nos élèves, ne s'y trompant pas, ont semblé terrifiés à la simple évocation des dangers contre lesquels nous mettaient en garde nos guides. A l'abri dans nos bruyantes machines, nous étions déjà assaillis par les mouches tsé tsé que nos vêtements n'arrêtaient guère, pourrions-nous espérer survivre plus de quelques heures dans cet environnement ?

La nature que nous connaissons est celle que nous avons domestiquée, dont nous avons sélectionné chacune des espèces, décidé chacune des orientations. Cette nature façonnée à nos besoins est bénéfique, mais le bénéfice ne vient-il pas de notre connaissance plus que de la nature elle-même ? Après tout ce n'est pas la nature qui s'est adaptée à nous mais nous qui nous sommes adaptés à l'environnement qu'elle nous a soumis, d'abord par la connaissance encodée dans nos gènes, puis par celle encodée dans notre cerveau. Ainsi la nature ne serait-elle bonne que si on la connaît ? Cette conclusion nous impose logiquement cette double injonction à son endroit : la préserver et l'étudier.

Il apparaît que c'est justement ce que propose le parc d'Akagera, sanctuariser un espace naturel pour y laisser s'y développer tout ce qui pousse et respire tout en permettant aux humains de s'émerveiller et d'étudier ses habitants en toute sécurité.

Cette excursion aura eu le mérite d'éclairer une partie de la polysémie intrinsèque d'une phrase comme « préserver l'environnement » De quel environnement parle-t-on ? Pourquoi le préserver ? Comment ? etc.

Le lecteur me pardonnera cette modeste incise réflexive qui s'inscrit me semble-t-il dans le questionnement écologique qui justifie en partie la raison d'être de notre voyage.

Epuisés par cette longue journée pleine d'attentes et de ponctuelles illuminations, nous décidons de rentrer directement à BLIS pour prendre un bon dîner et surtout du repos avant l'excursion du lendemain.

3 avril – Jour 4

Nous nous réveillons ce matin au milieu de l'apocalypse. A 3h30, une tempête martèle violemment notre toit comme une pluie d'obus. Le bourdonnement de l'eau s'abattant avec force sur la tôle ondulée est assourdissant. A 3h50, alors que je somnole difficilement dans un vacarme de forge, un craquement sourd et un flot d'eau s'échappant depuis le plafond qui surplombe mon lit me tire soudain de ma torpeur. Une cascade s'écrase sur ma table de nuit et mon matelas éclaboussant mon visage endormi. Me levant aussitôt, j'allume la lumière, attrape une serviette et tente vainement d'endiguer la marée qui monte progressivement sur le sol. Sauvante tout ce qui peut l'être, je place en hauteur valises, habits et ordinateurs, ne pouvant que déplorer les millimètres d'eau qui s'accumulent progressivement sous mes pieds. Dans le couloir, l'eau est moins haute mais le sol est également inondé. Je constate que le seuil des portes de mes collègues semble sec, fort heureusement. Le torrent continue de se déverser au-dessus de mon lit mais à mesure que la colère des éléments se calme, la voie d'eau se fait plus discrète, jusqu'à se tarir complètement après une quinzaine de minutes.

Vers 4h40, mes collègues se lèvent et constatent l'étendue du déluge, qui ne nous empêche néanmoins pas de nous préparer pour un petit déjeuner censé être servi à 5h pour notre départ à 6h en bus. Les élèves émergent peu à peu, heureusement bien au sec au rez-de-chaussée. La fatigue commence à se faire sentir, surtout que certains ont profité de la soirée de la veille pour se coucher bien plus tard que ce qui leur avait été pourtant chaudement recommandé.

A 5h15, sous une pluie fine, Mme Tanguy et moi-même constatons que le réfectoire est vide et que le petit déjeuner ne semble pas encore préparé. Benjamin va réveiller les cuisiniers pendant que nous finissons de boucler nos valises, car nous passerons les deux prochaines nuits à l'extérieur.

A 6h, alors que le petit déjeuner se fait encore attendre, le sort semble s'acharner lorsque Mme Nabli et Benjamin constatent l'absence du bus et de son chauffeur. Nous sommes dans l'inconnu, dans l'attente de nouvelles. Les élèves nous rejoignent au réfectoire en attendant l'arrivée de notre collation, l'air très fatigué, mais tout de même compréhensifs au regard des aléas subis par notre groupe. A 6h45 nous pouvons enfin nous sustenter avec quelques fruits et tartines, et apprenons que le bus s'est trouvé coincé par les inondations provoquées par les précipitations dantesques de la nuit. Un bus de remplacement est trouvé, il arrivera vers 7h30 sous un soleil vainqueur pour nous emmener dans Kigali reprendre le bus initial séché et réparé afin de partir vers le musée du Palais Royal.

J'écris ces lignes vers 10h alors que nous approchons enfin de votre destination. J'ai pris le temps de raconter cette matinée pour donner une idée des contraintes organisationnelles auxquelles nous sommes souvent confrontés, rendant parfois quelque peu stressant le déroulement des opérations. Ici les enchaînements entre les

causes et les conséquences semblent suivre d'autres lois, et toute planification est immédiatement plongée dans un état d'indétermination presque quantique. Toutefois Mme Nabli, notre capitaine, sait toujours garder le cap et, toujours dans la mesure, se charge de réduire le paquet d'ondes et de trouver une solution unique à notre complexe équation, souvent grâce au concours salutaire de Benjamin qui fluidifie grandement les interactions avec nos intermédiaires rwandais.

Après un trajet calme et ensommeillé, nous atteignons le musée du Palais Royal. Un guide en tenue traditionnelle nous présente l'histoire précoloniale du Rwanda qui demeura une royauté jusqu'au milieu du XXe siècle. Nous n'avons malheureusement pas pu visiter les huttes traditionnelles grandeur nature car elles sont en réfection. Toutefois, notre guide nous a présenté les vaches sacrées, de superbes bovidés dotés d'impressionnantes cornes que l'on appelle les « Inyambo ». Depuis toujours, la vache est un animal très important dans la culture rwandaise, souvent donnée en cadeau en signe d'amitié, jusqu'à aujourd'hui où le gouvernement offre une vache aux familles pauvres, à la condition que ces derniers offrent son premier veau à leur voisin. Une belle manière de ressouder les liens briés pendant le génocide. Au musée, les vaches sacrées sont élevées dans la tradition : à chacune est attribuée un poème en kinyarwanda. Les élèves ont la chance de pouvoir assister à l'émouvant chant d'un de ces poèmes, accompagné par une flûte traditionnelle, chant durant lequel ils peuvent venir respectueusement caresser l'animal.

Notre chauffeur s'est chargé, sur les conseils de Benjamin, de trouver un restaurant à proximité. Nous y mangeons fort bien et pour fort peu d'argent. Le bus repart alors vers la forêt de Nyungwe. Sur le trajet, je profite de la relative oisiveté des élèves pour leur faire répéter notre slam que nous devons interpréter dans deux jours à la télévision rwandaise. Les élèves sont enthousiastes et attentifs, ils parviennent à la fin de la répétition à enchaîner la totalité de la chanson par cœur et a capella.

Au fil du trajet, le relief se montre de plus en plus accentué, les collines se multiplient encore, le paysage gagne en profondeur et chaque plan défile à sa propre vitesse le long de la vitre de notre bus.

La concentration d'arbres se densifie et la présence de plus en plus importante d'eucalyptus dans les bois environnants embaume l'atmosphère d'une douce fraîcheur. Tout à coup, Benjamin s'exclame avec enthousiasme : « La forêt de Nyungwe ! » Une trouée dans la végétation qui borde la route laisse apparaître un paysage féérique, une forêt primaire remarquablement conservée enchevêtrée des troncs majestueux tout auréolés de lianes et s'étalant sur toute la hauteur des collines, qui prennent des allures de montagnes.

Nous poursuivons notre ascension, les yeux rivés à la fenêtre, cherchant à déchiffrer l'intense mystère qui se dégage des feuillages touffus qui nous encerclent. La brume se fait de plus en plus épaisse et nous parvenons à notre destination, à 2460 mètres

d'altitude, perdus dans un brouillard si dense qu'il paraît surnaturel. Toujours environnés par les hautes murailles entrelacées de grands arbres, une phrase de notre slam nous revient alors : « La forêt nimbée d'une atmosphère tranquille ». Nous descendons et nous équipons en k-ways et autres capes de pluies pour braver l'hygrométrie affolante de l'air frais alentours. Si ce matin le ciel nous est tombé sur la tête, c'est nous qui vaillamment allons lui rendre visite cet après-midi, et les nuages semblent nous bénir de leur humide et évanescence main.

Alors que nous achetons les billets, une pluie intense s'abat brutalement sur les lieux, et nous choisissons de déguster un petit goûter en attendant que les eaux furieuses daignent s'adoucir. Nous finissons par nous engager, tout encapuchonnés, sur un étroit sentier, encadrés par deux guides. L'invisibilité de la faune due aux conditions climatiques n'entament en rien la féerie du monde dans lequel nous pénétrons.

De loin, la canopée se figure comme une mousse tendre et confortable sur lequel un hypothétique géant pourrait venir doucement reposer. De près c'est un château, un temple au sein duquel nos cerveaux humains, trop humains, peuvent s'abandonner au merveilleux des plus païennes divagations. Nous arpentons ses couloirs, ses cachots et ses donjons, ses terrasses et ses autels. La brume et les gouttes de pluies font ruisseler ses murs d'une magique onction. Les arbres grands et majestueux qui semblent tenir conseil sont enlacés de mille et unes lianes et fougères qui les vêtissent comme pour une mystérieuse cérémonie. Du vert partout où l'on regarde et l'on n'entend que les murmures mystiques clapotant sur nos capuches. Nos pérégrinations suivent un chemin de pierres qui nous gardent de glisser, nos pas sont lents et recueillis dans cette forêt dont s'exhale une mémoire millénaire.

Alors que nous nous approchons de la fin de notre procession forestière, quelques grondements de tonnerre au loin nous indiquent que les nuages semblent vouloir prendre congé de notre présence.

Nous remontons donc dans le bus la tête toute illuminée par l'intensité des lieux. Nos guides embarquent avec nous pour quelques kilomètres, l'occasion de discuter avec eux du fonctionnement du parc. L'un d'eux m'indique que le problème du braconnage a été résolu en engageant les braconniers comme membres à part entière de l'équipe de préservation du parc afin qu'ils puissent gagner leur vie sans avoir à tuer les animaux tout en mettant à profit leur connaissance de la forêt. On retrouve ici un bel exemple de la coopération rwandaise et de l'intégration des criminels à la construction et au développement du bien commun.

Après une interminable successions d'accélération, de freinages et de virages à travers les sinueuses routes de montagne, nous parvenons enfin à l'hôtel où nous passerons la nuit. Quelle joie ! Les chambres sont spacieuses et confortables, les lits aussi larges que longs, et l'eau tiède !

Nous terminons en beauté cette journée en dînant sur une terrasse qui borde le lac Kivu. Le repas nous est servi très tard, vers 22h, mais nous n'en avons cure : les enfants sont ravis de profiter de cet inattendu confort et d'un plat qui semble particulièrement les réjouir : des pâtes ! Pour couronner cette belle soirée, il leur est communiqué l'heure du petit déjeuner du lendemain, 8h, l'occasion d'une grasse matinée bien méritée !

4 avril – Jour 5

6h, le soleil se lève sur le lac Kivu qui se révèle dans toute sa splendeur. L'eau placide s'étend vers un horizon où les reliefs se devinent à peine dans la blancheur matinale ; le ciel se dessine dans les ondulations aquatiques comme dans un vibrant miroir. Des îlots encore sombres surgissent calmes et souverains de l'onde claire, leurs reflets nous les montrant comme suspendus dans un fragile équilibre entre l'air et l'eau, suspendus comme le temps qui semble s'être arrêté devant l'apaisante harmonie qui s'offre à nous.

C'est devant cet incroyable décor que nous dégustons un copieux petit déjeuner vers 8h, avec une mention spéciale pour les minuscules et succulentes bananes qui nous y sont servies et que, comme vous le verrez, nous ne serons bientôt pas les seuls à apprécier.

A 9h, nous embarquons dans deux bateaux pour visiter deux îles, à quelques encablures de notre hôtel. Le soleil est maintenant haut dans le ciel et, outre les gilets de sauvetage, les chapeaux et crèmes solaires sont de rigueur.

Notre embarcation plane sur les eaux tranquilles et nos yeux s'emplissent des merveilles alentours alors que nous nous glissons doucement dans la délicate harmonie du vent, de l'eau et de l'immensité du paysage. L'ambiance est au beau fixe : des sourires partout et un communicatif enthousiasme. Quelques garçons, sous notre œil amusé, se positionnent les bras ouverts à la proue du bateau, dans une posture bien connue des cinéphiles.

Nous atteignons une première île sur laquelle nous n'accosterons pas : l'île aux singes. Notre cabotage à peine commencé, un des habitants de l'île s'arcboute au bout d'une branche pour atteindre notre bateau. Il s'agit d'un singe vert (« *Chlorocebus sabaues* » pour les intimes) qui se montre particulièrement intéressé par notre stock de bananes. Pas farouche, ce dernier s'élançe et, sous l'étonnement émerveillé de nos élèves, embarque derechef sur l'un de nos esquifs. Il déguste avec une dextérité une, puis deux, puis trois bananes, en profitant pour nous démontrer sa remarquable agilité par de gracieux sauts entre nos deux navires. Nous reprenons le large après cette incroyable rencontre pour nous diriger vers l'île Napoléon, nommée ainsi en raison de sa lointaine ressemblance avec un très célèbre couvre-chef.

Nous accostons après quelques minutes et débutons l'ascension du bicorne. Notre progression se fait dans une végétation dense et les plus grands d'entre nous doivent s'incliner très profondément face à la nature afin de se frayer un chemin entre les branches et les lianes. Sur un sol jonché de goyaves, des dizaines de scolopendres (je ne suis pas sûr du nom de l'espèce, un genre de long mille pattes doté d'une carapace rayée de jaune et de marron) provoquent des réactions tantôt enthousiastes, tantôt craintives. Soudain, un foisonnement de cris courts et aigus accompagnés de milliers de bruissements d'ailes se font entendre : des chauves-souris endémiques de l'île entrent en scène. Elles sont innombrables et volettent au-dessus de nous dans les hautes

branches dans un tourbillon ininterrompu. Certaines se suspendent à quelques mètres, s'agglutinant en grappes vibrantes, nous laissant le loisir de les observer en détail. Leur ventre est jaune et leurs grandes ailes presque translucides sont munies de petites griffes qui les aident à se déplacer dans les arbres. Le spectacle est tout à fait prodigieux et nous restons de longues minutes à en profiter.

L'ascension reprend et nous quittons la forêt pour une pente relativement raide, herbeuse et rocheuse à la fois. Privés d'ombre, le soleil désormais très haut nous frappe de toute la puissance de ses rayons. Le souffle se fait plus court et nos cuisses plus douloureuses à mesure que nous progressons vers le sommet. Arrivés en haut, nous rencontrons d'improbables compagnons : trois vaches paissent tranquillement, nous nous toisons mutuellement avec curiosité. Nous contemplons avec bonheur le grandiose paysage qui se dessine à trois cent soixante degrés, il nous semble que la terre entière est à nos pieds. Après une photo collective, nous redescendons prudemment car la pente est abrupte et le sol glissant.

Le retour à l'hôtel s'effectue sans encombre et après avoir fait nos sacs, nous prenons place dans notre bus pour la suite de notre aventure. Nous en profitons pour répéter notre slam, les élèves ont appris leurs phrases par cœur et leurs voix se font plus affirmées. Le Rwanda qui défile à la fenêtre donne une nouvelle dimension aux paroles, renforçant la conviction avec laquelle les élèves interprètent la chanson.

Nous nous arrêtons quelques instants pour observer les sources chaudes du Lac Kivu, liées à l'activité magmatique intense qui règne sous le lac : Mme Nabli nous explique en détail le fonctionnement de cette curiosité géologique. Les élèves ont pu constater par eux-mêmes la chaleur de l'eau bouillonnante en y trempant prudemment la main. Sur place, des massages thérapeutiques à base de boue sont proposés, mais nous n'avons malheureusement pas le temps de nous attarder.

Il est environ 14h lorsque nous atteignons le village natal de Benjamin par lequel passe notre route. Il nous présente avec émotion les différents lieux de son enfance, l'hôpital qui le vit naître, l'église où il fut baptisé et les rues dans lesquelles il jouait.

Quelques minutes plus tard, affamés, nous faisons halte dans un restaurant afin de déjeuner. L'endroit est calme, d'immenses palmiers du voyageur ornent un jardin que nous traversons pour nous installer dans une salle ouverte sur l'extérieur.

Repus, nous reprenons la route vers 15h30 pour le musée Dian Fossey, la célèbre climatologue. Toutefois, une circulation difficile nous fait arriver 15 minutes après la fermeture du musée à 17h. Déçus mais philosophes, nous prenons une petite pause pour nous dégourdir les jambes, l'occasion de se saisir de quelques branches d'eucalyptus qui bordent l'entrée afin d'en humer les délicieuses odeurs.

Nous remontons dans notre bus, qui devient un peu notre maison ambulante dans ce road-trip entamé depuis deux jours à travers le Rwanda. Alors qu'une lourde pluie se met

à tomber, nous prenons la direction de notre gîte du soir : le foyer de la charité situé à Remera Ruhondo. La pluie se calme alors que la nuit tombe, les élèves s'adonnent à de sonores et joyeuses discussions à l'arrière du bus. Tout à coup, la chaussée goudronnée laisse place à une piste cahoteuse sur laquelle notre chauffeur Didier s'engage courageusement. Le foyer de la charité est situé à plus de 2000 mètres d'altitude et la route qui y conduit est étroite et inégale. Toutefois, la robustesse de notre véhicule allié à la remarquable dextérité de Didier nous permet d'arriver sans problème en haut de la montagne. J'en profite pour saluer le dévouement et la fiabilité de notre chauffeur que je n'avais même pas pris la peine de nommer jusqu'ici. Didier est un homme de 35 ans, bienveillant, serviable et fiable, qui nous a déniché quelques bonnes adresses où déjeuner et qui accomplit son métier de chauffeur avec une impressionnante virtuosité. Toujours sympathique et de bonne humeur, il partage nos repas et nos nuits et, malgré la barrière de la langue (il ne parle ni français, ni anglais), il s'est parfaitement intégré à notre équipe, Benjamin se chargeant ponctuellement de la traduction.

Nous sommes accueillis par Marie-Claire dans une bâtisse de plein pied en bois, d'un style sobre mais relativement soigné. Après nous avoir confié les clés de nos chambres, elle nous conduit dans un réfectoire où des tables de 6 sont disposées et mises avec le plus grand soin. Une certaine austérité se dégage d'un décor pourtant chaleureux et accueillant. Depuis le sol en béton ciré s'élèvent des murs en briques couvertes d'un enduit jaune clair qui réfléchissent la lumière trop blanche de simples néons. Quelques tableaux imigongo noirs et blancs typiques de la culture rwandaise sont accrochés aux murs, et le plafond formé d'un lambris local constitué de fines tiges confère à l'ensemble une certaine chaleur. Le lieu, comme figé depuis des décennies paraît nous transporter un siècle en arrière. Nous sommes également charmés par la sérénité et la douceur avec lesquels nous sommes accueillis : nos hôtes, des bonnes sœurs arborant un sourire apaisant sur un port de tête altier et digne, apportent les mets sur de grands plateaux roulant, nous distribuant une délicieuse soupe aux légumes de leur potager ainsi que des pommes de terre, du porc et des pâtes. Des tranches d'ananas et une verveine viennent conclure ce délicieux repas. Le prêtre responsable du foyer de la charité vient nous saluer, nous présentant les origines et fonctions du lieu. Il vante notamment le magnifique paysage qui nous environne et que l'obscurité nocturne nous garde pour l'heure de découvrir. Apprenant que nous partirons demain à 7h, il déplore notre empressement et nous souhaite de revenir vite pour arpenter les abords du foyer, ainsi que le potager et les ruches qu'ils entretiennent. Il conclut par ce dicton africain : « *vous vous avez les montres, nous nous avons le temps* », formule qui résume assez bien la temporalité particulière avec laquelle nous composons depuis le début du séjour. Toutefois si nous caressons le secret espoir de partir plus tard demain matin, nous avons rendez-vous à 10h à la télévision de Kigali pour chanter notre slam en compagnie d'une quinzaine d'élèves de BLIS et nous rappelons notre engagement qui anime le cœur de notre aventure.

C'est donc avec un apaisement teinté d'appréhension que nous nous dirigeons vers nos chambres individuelles et confortables, en espérant y trouver le sommeil nécessaire pour assurer notre prestation du lendemain.

Le 5 avril – Jour 6

Nous nous éveillons aux chants des oiseaux après une nuit courte mais confortable. Le foyer de la charité, situé sur un sommet qui surplombe les alentours, est constitué de plusieurs bâtisses en briques qui paraissent avoir fleuries dans la nuit au milieu d'un gazon profondément vert et parfaitement entretenu. Il est 6h alors que Mmes Tanguy, Emonet, Nabli et moi-même traversons ce jardin nimbé d'une fine brume, seuls quelques volatiles nous confirment par leurs vocalises matinales que le temps ne s'est pas arrêté. Le grand soin qui est porté ici aux gens et aux choses nous procure un apaisant bien-être. Une sœur nous accueille d'une voix douce et souriante en nous présentant les boissons chaudes, les confitures et les omelettes qui constituent notre petit-déjeuner. Elle nous explique leur conception de l'hospitalité : recevoir les gens pour qu'ils se sentent chez eux, nous acquiesçons avec insistance.

Les élèves arrivent par grappes assoupies alors que les premiers rayons du soleil lèvent peu à peu le pudique brouillard dont le paysage s'était revêtu, quelques douces mélodies s'échappent d'une chapelle dans laquelle nos hôtes assistent à la messe de 6h30. Une fois les valises préparées et chargées, Mme Nabli nous convie à visiter rapidement le rucher du foyer. Nous progressons avec précaution dans l'humidité de l'aube, tentant de ne pas gêner nos chaussures de concert, chaussées en prévision de l'enregistrement télévisuel de la fin de matinée. Après avoir franchi une modeste porte en bois, nous pénétrons dans un jardin potager remarquablement agencé dans lequel, au milieu des choux, des artichauts et des haricots, une dizaine de ruches trônent fièrement. Ici la nature est domestiquée avec intelligence et passion, lui permettant de s'épanouir et de fleurir à l'apogée de ce qu'elle est capable de produire. Mme Nabli nous décrit avec passion le fonctionnement du jardin et les différents types de ruches, notamment les ruches traditionnelles rwandaises en feuilles de bananier qui sont malheureusement perdues à la récolte. Après la faune sauvage d'Akagera et la végétation mystique de Nyungwe, c'est un nouveau rapport à la nature qui se conçoit ici, un rapport d'échange, de collaboration.

Le potager s'étire le long des flancs d'une colline et nous offre une sublime vue sur le monde qui s'ouvre devant nous. Une brume laiteuse recouvre encore la chaîne de volcans qui referme au loin l'immense cirque que nous surplombons, tout en bas repose un lac scintillant d'une lumière qui baigne les versants alentours. L'impression de grandeur et d'immensité qui se dégage de ce paysage pourtant replié sur lui-même provoque une sensation d'ivresse qui confine à l'euphorie. Mme Tanguy souligne la proximité des reliefs et des couleurs avec les *36 vues du Mont Fuji* d'Hokusai, saisissant merveilleusement la dimension esthétique qu'exhale ce fascinant spectacle, que les superlatifs gaspillés quotidiennement en banalités ne peuvent que très modestement figurer.

C'est à regret que nous nous engageons sur la piste à 7h30 pour nous rendre dans la capitale, convaincus de la nécessité de revenir profiter plus longtemps un jour des

bienfaits de ce havre de sérénité et d'extase qui évoque ces vers de Baudelaire : « *Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme, et volupté.* »

Après deux heures de route égayées d'une mythique reprise de *Careless wisper* par un Benjamin survolté, nous atteignons les faubourgs de Kigali. Le contraste avec le foyer de la charité est saisissant : Didier navigue et contorsionne sa monture à travers une cacophonie de klaxons et de rugissements motorisés, balloté sous les flots déchaînés d'une circulation anarchique. Ici, la priorité ne se cède pas, elle se prend avec une vigueur qui ne nous est pas coutumière ; le klaxon, outre ses fonctions habituelles de prévenir un danger et de manifester l'impatience hargneuse du conducteur, fait office de clignotant dans un monde où les dépassements sont aussi ambitieux qu'imprévisibles. Nous finissons par nous extraire d'un tourbillon inextricable de motos taxi et arrivons enfin à destination.

Après les contrôles de sécurité, nous envahissons le hall du bâtiment et rencontrons une quinzaine d'élèves de BLIS, venus pour chanter avec nous notre chanson. Ils parlent tous bien français et semblent enchantés de nous voir. Les interactions se font tout de suite assez naturellement, malgré une relative et compréhensive timidité de part et d'autre. Nous investissons la salle de tournage divisée en différents plateaux qui, nous le supposons, peuvent accueillir différentes émissions. Il est 10h30, trente minutes avant le direct. L'effervescence est palpable, le personnel s'affaire pour positionner les caméras et les éléments du décor. Nous rencontrons Chris, un volubile et affable directeur des programmes ainsi que Lucky, l'animateur de l'émission qui nous accueille. Ce dernier m'explique, devant mon inquiète interrogation relative à l'absence manifeste de piano pour accompagner nos élèves, qu'un clavier est en route et devrait arriver dans une dizaine de minutes. J'en profite pour placer les élèves sur une estrade arrondie située dans un angle de la salle. Après plusieurs tergiversations, il est décidé de mélanger les élèves français et rwandais. Une fois les grands placés derrière et les petits devant, nous commençons une répétition a capella accompagnés par le violon mélodieux et timbré de Justine. Le résultat est probant, tous les élèves sont investis et enthousiastes. Une mention spéciale pour les élèves rwandais qui ont appris le refrain et le « parlé choral » par cœur.

10h50, nous attendons toujours fébrilement le piano, Lucky m'assurant que l'instrument arrive sans pour autant me rassurer complètement. Benjamin, en proie à un état d'excitation avancé, volète et papillonne aux quatre coins du studio qui résonne de ses éclats de rires sonores et enthousiastes. A 10h55, deux hommes font irruption en portant une housse noire très attendu : le piano est rapidement installé, il s'agit d'un synthétiseur de 5 octaves sans pédale, rafistolé avec du ruban adhésif. De surcroît, les branchements sont précaires, le clavier s'allumant et s'éteignant sans raison apparente. Toutefois les techniciens finissent par résoudre le problème et nous pouvons commencer une brève répétition de trois minutes. Le piano n'étant pas encore relié aux baffles de la salle, les

élèves peinent à l'entendre et ne savent pas toujours quand partir. C'est alors que le présentateur distribue 5 micros aux élèves, leur indiquant qu'ils doivent se les faire passer au fil de leurs interventions dans le slam. J'interviens pour mentionner l'impossibilité de la manœuvre au vu du nombre d'élèves... Une solution est finalement trouvée : les micros sont répartis dans le chœur et chaque élève orientera son visage vers le micro le plus proche.

Sur ces dernières péripéties, le direct commence. Après quelques clips, Lucky nous adresse un chaleureux pouce levé pour nous donner le départ. La prestation se déroule remarquablement, les élèves s'accommodant avec brio des difficultés et contraintes que nous subissons. Ensuite c'est au tour de Benjamin de se livrer aux questions du présentateur. Même si nous ne comprenons pas le kinyarwanda, il nous semble qu'il défend avec ardeur les enjeux de notre projet. L'interview dure environ quinze minutes à l'issue de laquelle Benjamin et Lucky nous rejoignent sur scène pour une seconde interprétation du slam. Nous repartons contents mais éprouvés par notre épique passage télévisé et apprécions grandement les retours dithyrambiques des parents ayant suivi notre prestation en direct depuis la France.

Nous déjeunons dans un restaurant asiatique au milieu d'une bibliothèque d'ouvrages en mandarin en compagnie des élèves rwandais. Les tablées sont mixtes et les numéros s'échangent dans les sourires et la bonne humeur. De son côté, notre équipe pédagogique fait connaissance avec Innocent, un professeur de français de BLIS qui nous raconte son parcours entre le Burundi, la France et le Rwanda, ainsi que son amour de la littérature française, notamment du XVIII^e siècle. Des pistes sont lancées avec Mme Emonet et Mme Tanguy pour des collaborations pédagogiques futures.

Nous rejoignons ensuite le centre culturel français qui jouxte notre cantine du jour. Accueillis par le directeur qui nous reçoit avec une bienveillante cordialité, nous prenons place dans une salle de spectacle aménagée au milieu d'un jardin, dans une halle habillée de larges rideaux noirs. Un piano numérique de haute facture nous attend sur une large scène, nous nous positionnons rapidement afin d'effectuer répétitions et balances. Peu après, accompagné de l'ambassadeur de France au Rwanda Antoine Anfré, le ministre de la Mer et de la biodiversité, Hervé Berville, fait une entrée remarquée. Après qu'il nous a tous salué individuellement, nous nous installons et interprétons notre meilleure version de la chanson. Plusieurs médias et journalistes sont présents pour couvrir l'évènement. Le ministre est ému aux larmes, 5 minutes et un grand verre d'eau lui sont nécessaires avant de prendre la parole. Il nous conte son histoire, sa naissance à Kigali en 1990, le décès de sa mère et son placement en orphelinat quelques mois avant le génocide ainsi que son évacuation par des militaires français deux semaines après le début des massacres. Adopté par une famille bretonne, « pur beurre » d'après son expression, il devient député puis ministre sous la présidence Macron. Il nous exprime son admiration pour le remarquable travail des élèves, ainsi que la grande justesse de

leur propos mêlant les problématiques de génocide et d'écocide, de mémoire et de biodiversité. Il remercie vivement notre équipe de professeurs avec Mme Nabli à sa tête, insistant auprès des élèves sur la chance qu'ils ont de nous avoir !

Les élèves sont alors invités à lui poser des questions, exercice dont ils et elles s'acquittent avec pertinence et intelligence, le questionnant tour à tour sur l'environnement, le travail de mémoire ou encore la responsabilité de la France dans le génocide des Tutsis. S'en suit un temps d'échange plus informel au cours duquel nos élèves sont interrogés individuellement par des journalistes et divers membres du corps diplomatique. Le succès est franc et unanime : notre démarche et notre musique suscitent l'adhésion enthousiaste de toute l'assistance.

Enfin, une photo est prise en compagnie du ministre et de l'ambassadeur devant la fresque qui orne la façade du centre culturel. Cette fresque intitulée *Vivre dans les limbes*, peinte par Bruce Clarke, évoque le sort des rescapés du génocide qui flottent, dans les limbes, entre une vie déjà perdue et une mort encore à venir. Notre bonne humeur contraste avec la profondeur dramatique de l'œuvre, mais nous rappelle aussi que l'espoir et la réconciliation sont possibles malgré les déchirures du passé.

Il est 19h lorsque notre bus franchit les portes de BLIS, nous sommes heureux et soulagés, tout emplis de l'agréable sentiment de rentrer à la maison. Une formidable ovation accompagne le départ de notre sherpa, Didier, et c'est à regret que nous le regardons partir.

Un dîner composé de spaghetti sensiblement trop cuites satisfait toutefois nos papilles affamées, puis la soirée suit son cours dans la détente et le délassement : demain, nous petit-déjeunerons à 8h...

6 avril – Jour 7

Profitant des délices d'un sommeil tardif, nous émergeons vers 7h30, bien reposés. Nous constatons à regret que nos robinets d'eau froide ainsi que notre module 4G se sont taris pendant la nuit. Nous descendons prendre un petit déjeuner fruité qui, curieusement, comportait également un succulent potage de légumes verts. Une pluie bruyante s'abat sur la tôle ondulée du réfectoire, couvrant nos discussions et commentaires sur notre riche journée de la veille.

Nous remontons dans nos chambres, l'avarie qui touchait l'eau et le wifi atteint désormais l'électricité, nous contraignant à un ascétisme quelque peu déstabilisant mais qui s'inscrit parfaitement dans la dynamique dépaysante de notre aventure. Heureusement, la situation finira par s'améliorer en fin de matinée et nous pourrons à nouveau abreuver nos corps et nos machines des précieux carburants qui leur faisaient défaut.

10h, heure prévue pour l'évènement, Mme Nabli et les 4 éco-délégués sont prêts dans un réfectoire bourdonnant de pluie pour proposer une formation sur les Objectifs de Développement Durable (ODD) à la délégation de directeurs d'établissements camerounais présents à BLIS ainsi qu'aux enseignants et élèves rwandais.

12h, le personnel de BLIS s'affaire à installer le matériel de projection pour la présentation alors que la délégation camerounaise termine son petit déjeuner.

13h, les enceintes sont branchées et de la musique est diffusée. La scène est ornée de ballons de baudruches bleus, mais nous n'avons toujours aucune idée de l'heure réelle du début de l'intervention de nos vaillants éco-délégués.

Alors que nous assistons impuissants à cette nouvelle et magistrale illustration de la déconcertante temporalité locale, nos élèves font contre mauvais sort joyeux visage : face au mauvais temps qui se prolonge toute la matinée, les enfants rwandais et français se sont retrouvés dans la salle commune de leur dortoir et, rassemblés dans un cercle densément resserré, ils s'adonnent tous ensemble au jeu du loup-garou dans une ambiance détendue.

13h15, on nous demande d'aller chercher les éco-délégués pour le début de la présentation.

13h17, les élèves sont là, prêts à bondir sur la scène à tout instant.

13h30, une voix nous annonce que la présentation va enfin commencer. Simultanément, Mme Tanguy descend nous informer que le repas a été servi aux élèves dans leur salle commune. Je reste seul avec Mme Nabli et les 4 éco-délégués pour assister à la prestation, le reste du groupe préférant, et on le comprend, déjeuner après cette longue matinée.

13h40, la formation commence enfin. Après quelques formules protocolaires, deux élèves de BLIS nous présentent avec conviction les différentes initiatives qu'ils ont mises en place en tant qu'éco-délégués dans leur établissement. Mme Nabli souligne les énormes progrès réalisés à BLIS depuis sa dernière venue en 2022 et affirme avec force son admiration pour la créativité et les ambitieuses initiatives des élèves. (Nous parlons tout de même, entre autres, d'un poulailler de 1500 volatiles...)

Immortalisés par l'appareil photo de Mme Tanguy, suivent nos 4 éco-délégués, Pierre, Sarah, Béryl et Romane, qui proposent un brillant exposé des différentes mesures prises au lycée Blaise Pascal. Pendant 40 minutes, ils subjuguent l'assistance attentive tant par la diversité que par la qualité des projets présentés. Je découvre moi-même émerveillé nombre de dispositifs dont j'ignorais encore l'existence. Mme Nabli complète opportunément le propos des élèves et conclut par un vigoureux appel à faire fi des obstacles que l'on rencontre parfois, rappelant l'importance des enjeux écologiques pour les jeunes générations et la construction d'un avenir pérenne.

Chaudement applaudie, notre délégation laisse place au représentant camerounais qui affirme avoir entendu et compris les problématiques exposées. Ce dernier semble conquis par les communications des élèves de BLIS et de Blaise Pascal et enjoint vivement ses coreligionnaires à mettre en place rapidement les dispositifs présentés dans leurs établissements. Les prises de paroles se concluent par celle d'un secrétaire d'état Rwandais qui nous a détaillé les politiques de son pays au regard des ODD.

S'en suit une longue, très longue séance de signatures diverses sur divers documents ainsi que de menues mondanités dont nous n'avons pas bien saisi les enjeux, mais qui semblaient sceller, au moins sur la forme, les engagements pris à l'oral.

Pendant ce temps, Mmes Tanguy et Emonet retrouvent Innocent, le professeur de français de BLIS pour une réunion improvisée, l'occasion de jeter les bases d'une collaboration pédagogique future. Chacun prend des notes et échange des idées d'œuvres, de dispositifs et de travaux à proposer aux élèves, aussi bien en français qu'en histoire. Innocent se livre à un remarquable exposé sur l'histoire du Rwanda depuis le XI^e siècle et l'étymologie du nom du pays : à l'origine « Ku-Anda » est un verbe à l'infinitif qui signifie « étendre ». Il souligne l'importance de l'unité du peuple à l'époque, ainsi que la progressive remise en cause de cette unité qui conduira à 1994, l'acmé de la division du pays. A l'issue de cette riche et féconde rencontre, nos enseignantes proposent à Innocent de dispenser un cours à nos élèves afin qu'ils découvrent, outre ses précieux enseignements, l'atmosphère d'une séance de classe dans une salle de BLIS. Notre homologue accepte avec joie et les élèves se plient avec concentration à l'exercice. De toute évidence, il semble qu'Innocent soit en passe de devenir notre interlocuteur privilégié lors des prochaines collaborations entre nos deux institutions.

Après cette enrichissante expérience, nos élèves profitent d'un après-midi ensoleillé et reposant en compagnie des quelques élèves de BLIS présents. Au programme : danse, piscine, basket et jeux en tout genre.

Mmes Nabli, Emonet, Tanguy et moi-même nous installons dans les gradins de la piscine pour apprécier le paysage rwandais dans le soleil encore chaud de la fin journée ainsi que la jovialité aquatique de nos élèves qui barbotent dans l'eau claire.

La nuit tombant peu à peu sur le domaine, nous remontons attendre le repas dans notre bâtiment, les élèves poursuivant leurs jeux dans leur salle commune, toujours en compagnie des élèves de BLIS.

La délégation camerounaise occupant le réfectoire pour une petite réception festive, notre repas nous est servi directement dans nos quartiers. Les jeunes français et rwandais partagent ce repas dans une franche convivialité tandis que nous dînons à l'étage entre encadrants.

Peu après, le téléphone de Mme Nabli affiche une notification tout à fait particulière de la part de Johan Hilel Hamel, le directeur du centre culturel francophone de Kigali. Outre sa demande d'une captation intégrale de notre slam pour transférer au ministre Berville qui souhaite la diffuser sur ses réseaux sociaux, il nous fait suivre un reportage du journal télévisé rwandais consacré à notre prestation d'hier après-midi. Le reportage comprend des extraits du discours du ministre et de notre slam ainsi que quelques interviews d'élèves. Nous décidons de descendre pour leur montrer le résultat. Nous nous rassemblons religieusement autour du téléphone de Mme Nabli, les élèves expriment de manière variée leur émotion, mais semblent extrêmement fières et fiers de leur travail et de leur remarquable implication. Couronnant ce très joli moment collectif, Mme Emonet précise qu'elle a réussi à obtenir nombre de cartes de visite de la part des huiles diplomatiques et ministérielles, précieux sésames qui permettront peut-être aux élèves d'obtenir des stages auprès de prestigieux organismes.

Sur ces entrefaites, Benjamin fait son retour après s'être rendu à Kigali pour essayer de nous obtenir des invitations pour les commémorations de demain. Malheureusement, le programme est militairement établi et bouclé depuis des mois et il est impossible de nous y intégrer. Malgré la déception, nous nous accordons sur le fait que la commémoration s'est déjà déroulée pour nous le 5 avril, que ce soit à la télévision rwandaise ou au centre culturel français. De surcroît, nous décidons d'organiser nous-même notre propre commémoration afin de nous associer, même de loin, à la manifestation collective de mémoire.

Nous allons nous coucher reposés et heureux, prêts pour un 7 avril qui s'annonce riche en émotions.

7 avril – Jour 8

Après nous être levés vers 7h30, nous sommes intrigués par un martèlement irrégulier sur notre toiture métallique étrangement sonore. Des grêlons ? Un plombier zingueur matinal ? Non, tout simplement un corbeau qui se promène tranquillement dans la grisaille matinale. Il faut nous rendre à l'évidence, les maisons ici se figurent comme des caisses de résonance du monde qui diffusent et amplifient la nature environnante aux habitants : une pluie fine au dehors se transforme au-dedans en un grondant orage, une averse soutenue en un fracas de fin du monde.

Nous descendons prendre un petit déjeuner plutôt savoureux comprenant notamment des petits pains goûteux et pas trop secs. Nous organisons notre journée de commémoration alors que des élèves encore tout chiffonnés de sommeil nous rejoignent. Nous décidons d'assister en direct aux commémorations de Kigali entre 10h30 et 12h30 depuis la télévision du réfectoire puis, après avoir déjeuné et regardé le live de notre délégation restée à Paris pour les célébrations de l'UNESCO, nous partons pour une marche vers le mémorial de Ntarama situé à 1h20 à pied de notre école, l'occasion de traverser une nature que nous n'avons pour l'heure qu'entraperçue rapidement à travers les fenêtres du bus et d'imaginer que ce décor aujourd'hui apaisé a autrefois été le théâtre d'une des plus grandes tragédies que l'humanité ait jamais connue.

A l'heure dite, 10h30, les complications d'installations et de branchements finalement réglées, nos élèves se rassemblent devant le modeste écran du réfectoire. Nous suivons la petite cérémonie du mémorial de Kigali et reconnaissons derrière les officiels et le président Kagame les lieux sur lesquels nous nous étions recueillis au tout début de notre séjour. Quelques instants après, le décor change et nous nous retrouvons au BK Arena qui accueille la suite de l'évènement. Nous écoutons avec attention le discours du président de l'Union Africaine qui, s'exprimant en français, pose des mots lucides et justes sur la trajectoire politique du Rwanda depuis le génocide des Tutsis ainsi que sur la responsabilité que le reste des pays doit reconnaître et assumer dans l'aveuglement qui n'a pas empêché la catastrophe. C'est ensuite au tour de Charles Michel, le président de la commission européenne, de prendre la parole.

Une rescapée s'avance à sa suite pour témoigner. Nous ne comprenons pas le sens de ses paroles prononcées en kinyarwanda, mais nous sommes immédiatement saisis par l'émotion de son timbre, de ses intonations, de ses silences et de ses larmes. Elle ne devait pas avoir plus de 11 ou 12 ans en 1994, et nous percevons la terreur et l'effroi que ses yeux trop jeunes ont dû traverser à travers ce regard de femme qui nous parle et nous touche plus qu'aucun mot ne saurait nous toucher. Le hangar demeure silencieux, amplifiant le silence du monde qui, lui aussi, paraît se recueillir.

Paul Kagame lui succède sur l'estrade, mais le volume devient soudainement trop faible pour être convenablement audible. Nous décidons donc de préparer l'installation qui

devrait nous permettre d'assister en direct au passage des élèves présents à l'UNESCO, et qui doivent lire un texte écrit par Mme Tanguy et interpréter deux couplets du slam. Normalement la retransmission devait s'effectuer par l'intermédiaire d'un live instagram mais, si nous arrivons bien à nous connecter, la qualité audio est beaucoup trop faible pour que l'on puisse percevoir la prestation de nos camarades de manière satisfaisante. Au reste, ce ne sont visiblement pas les élèves qui occupent la scène à ce moment-là et c'est tout naturellement que nous nous dirigeons vers le buffet pour prendre notre repas.

Un soleil de plomb pèse de tout son poids sur la toiture en métal couvrant nos têtes qui se trouvent peu à peu écrasées par la nappe épaisse et irradiante de chaleur qui descend lourdement du plafond.

Une fois attablés dans cette atmosphère de plus en plus suffocante, coup de théâtre ! Mme Nabli reçoit un appel Whatsapp de Mme Pallisé, la proviseure adjointe du Lycée Blaise Pascal. Aussitôt c'est la cohue, tout le monde abandonne assiette et mets encore fumants pour se regrouper autour du petit écran du téléphone. Si le son est quelque peu déformé, nous percevons très bien le texte lu par Maelou, entourée de Clémentine et Alexis, ainsi que les paroles du slam valeureusement et talentueusement interprété par Amélie et Noussaïba. L'émotion est palpable et l'attention constante pendant les cinq minutes de leur passage à l'issue duquel nos mains se mettent à battre aussi fort que la pluie rwandaise, ignorantes du vacarme sans doute provoqué à l'autre bout du fil, dans les hauts parleurs du téléphone de Mme Pallisé. Nous sommes tous très heureux d'avoir pu partager ce beau moment avec l'équipe parisienne et profitons du reste du repas pour admirer les vidéos en haute définition qui nous parviennent au compte-goutte dans les minutes qui suivent.

Alors que nous nous préparons pour notre marche du souvenir, le son désormais familier de la pluie dense et drue sur nos quartiers retardent d'une demi-heure notre départ. Il est 16h lorsque les derniers retardataires sortent du bâtiment, équipés de leurs plus beaux habits de pluie.

Nous partons donc pour cette marche le long de la piste de terre qui quitte le domaine et que nous empruntons habituellement en bus. Cette nouvelle perspective du paysage, arpenté lentement à hauteur d'homme, s'articule avec les images du génocide fraîchement ravivées dans nos esprits : cette mosaïque de plantations diverses traversée ça et là par des cours d'eau n'a pas beaucoup évolué depuis 30 ans, et l'on imagine les refuges que ces bananeraies et autres cultures ont constitué pour nombre de victimes. Le long de la route, les habitants nous regardent d'un œil curieux et bien souvent nous saluent en nous gratifiant d'un large sourire. Le temps est toujours humide même si le déluge s'est fort heureusement dissipé et nous atteignons rapidement la route goudronnée que nous suivons pendant une quarantaine de minutes.

Cette plongée dans la campagne rwandaise est l'occasion de porter un nouveau regard sur des paysages et des visages avec lesquels la marche à pied nous permet d'échanger de manière plus proche, plus directe, plus intime qu'à travers les fenêtres du bus.

C'est tout empreints de ces impressions que nous arrivons vers 17h devant les grilles fermées du mémorial de Ntarama, en effet nous arrivons juste après la fermeture. Toutefois, Benjamin utilise ses contacts auprès du maire de la ville pour nous obtenir une présentation rapide du lieu. Notre hôte, un homme entre deux âges dans un impeccable costume, nous accueille d'une voix douce et nous explique qu'il va nous permettre de nous recueillir tout en nous fournissant quelques informations sur la terrible histoire que raconte ce lieu : nous passons devant une église de briques rouges dont les murs sont émaillés de trous, probablement percés à l'explosif. Cette église a servi de refuge à près de 5000 tutsis pendant une semaine au début du génocide avant d'être attaquée par des miliciens et de devenir le théâtre d'un effroyable massacre. L'impression produite par ce lieu de mémoire est très forte, nous nous arrêtons pour une minute de silence devant la sépulture des victimes. Nous quittons silencieusement le lieu après avoir pris une ou deux photos collectives.

La nuit tombe lentement sur notre procession qui chemine parmi les habitants étonnés, au loin les collines en deuil se voilent peu à peu dans l'obscurité du soir. Nous faisons halte dans le restaurant de Virgile, un ami de Benjamin travaillant à Bordeaux, pour y prendre un copieux et délicieux dîner. Virgile nous explique qu'il possède ici une société concevant et fabriquant des bateaux alimentés à l'énergie solaire, projet qui résonne particulièrement avec les ODD présentés hier. Nous quittons l'endroit vers 20h15 et nous enfonçons dans la nuit noire, guidés par les lumières des téléphones et par une puissante lampe torche.

Nous rejoignons rapidement la piste qui mène à BLIS et nos 18 élèves franchissent le portail de l'école quelques minutes plus tard. Nous pouvons enfin regagner nos chambres pour nous reposer. Un couvre-feu est fixé à minuit pour que les élèves dorment et récupèrent après cette longue et intense journée.

8 – 9 avril – Jour 9 – Dernier jour

Notre bus doit partir ce matin à 10h pour nous mener à Kigali. D'ici là nous devons rassembler nos effets et parfaire l'intérieur de nos sacs et valises car nous ne reviendrons pas à BLIS avant notre départ. Comme à l'accoutumée, les élèves émergent progressivement après l'équipe pédagogique qui a bien veillé à se coucher tôt pour être en forme pour cette dernière journée sous le ciel rwandais.

Nous avalons rapidement les habituels fruits et boissons chaudes agrémentés aujourd'hui d'une délicieuse omelette, puis c'est le branle-bas de combat dans les chambrées, les valises s'amoncellent dans les couloirs parmi les bouteilles d'eau vides et les vêtements en boule, chacun s'affaire, qui à laver ses chaussures boueuses des chemins de la veille, qui à chercher tel ou tel objet égaré, qui à s'adonner aux diverses badineries adolescentes que nos protégés affectionnent particulièrement. Certains s'échappent ponctuellement de cette effervescence pour monter quérir en francs rwandais le pécule qu'ils nous ont au préalable confié en euros.

A 10h20, le visage familier et souriant de Didier est accueilli avec liesse. Les valises chargées et les élèves confortablement assis dans des sièges qu'ils connaissent désormais par cœur, les larges roues foulent pour la dernière fois le sol de BLIS et rejoignent la route pour la capitale.

Nous accostons le long d'un trottoir plutôt animé et nous dirigeons vers une large allée piétonne parsemée en son centre de petites maisonnettes regorgeant de produits locaux et bigarrés : l'occasion de dépenser notre modeste fortune afin de rapporter des souvenirs pour nous, ainsi que pour nos proches restés au pays. A peine arrivés, des vendeurs souriants nous apostrophent bruyamment depuis le pas de leur porte pour nous vanter les supérieurs mérites de leur échoppe sur leurs voisins et concurrents. Les boniments sont plus ou moins crédibles, jusqu'au cocasse « moins cher que gratuit » que me lance un boutiquier particulièrement motivé pour m'attirer dans son commerce. Les élèves ne se laissent guère impressionner par ce marketing audacieux et négocient avec vigueur le moindre article, comme c'est l'usage ici. L'ambiance est excellente et les conversations avec les vendeurs sont enjouées et animées. Benjamin et le reste des enseignants circulent pour aider certains et certaines à marchander, et pour les rassurer quant aux qualités esthétiques de leurs achats. Peu à peu, nous ressortons équipés de divers chapeaux, chemises, éventails, sculptures et paniers tressés, tout heureux de nos nouvelles acquisitions.

Après une photo collective, nous poursuivons notre route à pied et nous trouvons bientôt entourés de hauts immeubles aux façades de verre s'élançant fièrement vers le ciel sans nuage qui nous surplombe. A l'ombre de l'un d'entre eux, quelques marches rapidement gravies mènent à un portique de sécurité que nous franchissons sans encombre. A

l'intérieur, nous nous trouvons au fond d'un immense puits de lumière dont les parois sont tapissées de vitrines remontant jusqu'à une verrière plate qui, malgré une propreté relative, se laisse traverser par les puissants rayons du soleil africain ; sur les côtés, des escalators desservent la dizaine d'étages qui composent cet imposant centre commercial. Nous montons au premier et envahissons un magasin de vêtements et de souvenirs dans lequel nos élèves se parent des plus belles pièces des collections proposées. L'équipe des enseignants en profite pour acheter 23 casquettes floquées de l'emblème des commémorations afin d'offrir un souvenir commun et fédérateur à toute notre équipée. Peu coutumiers d'une telle commande, les vendeurs nous indiquent qu'ils nous livreront notre dû plus tard.

Trois quarts d'heure plus tard, nous voici à nouveau sur les trottoirs chauds et fréquentés du centre moderne de Kigali. Nous marchons d'un pas lent, les élèves occupés à se mirer dans leurs nouveaux atours quand, tout à coup, sans crier gare, un autocar s'arrime bruyamment à nos côtés et ouvre ses portes : Didier, virtuose du macadam, nous a magiquement retrouvés et nous invite chaleureusement à prendre place à ses côtés.

Toujours aussi impressionnés par les prouesses de notre chauffeur préféré, nous nous dirigeons joyeusement vers l'hôtel-restaurant de Jean-Pierre, le directeur de BLIS, qui s'est proposé de nous offrir des pizzas. Il est 14h30 et c'est affamés que nous arrivons enfin à bon port dans les hauteurs d'un quartier huppé de la capitale. Blotti entre plusieurs bâtisses cossues et imposantes, l'endroit est chaleureux et s'organise autour d'une piscine bleu turquoise enchâssée dans une terrasse couverte sous laquelle sont disposées des tables de jardin. Depuis le haut d'un petit escalier qui monte vers l'hôtel, une vue imprenable sur la ville alentours s'étale sous un soleil de plomb. Dans un angle, un four à pizza rougeoie derrière un plan de travail débordant des odorantes et convoitées pâtes rondes garnies de diverses couleurs. Nous nous attablons rapidement aux côtés d'un Jean-Pierre radieux et savourons un déjeuner bien mérité : les pizzas sont excellentes, notre hôte nous indique que le pizzaiolo qui les a confectionnées est classé n°1 au Rwanda. Nous retrouvons également William, le frère de Benjamin qui, toujours aussi rayonnant, nous détaille le fonctionnement de l'OFA, l'organisme qui gère le rucher que nous avons pu admirer au foyer de la charité.

Afin d'éviter un nouveau déplacement aux élèves, Benjamin prend les commandes de café, de thé, et de bière auprès des élèves. Pour ma part, je m'occupe de la comptabilité d'apothicaire que requiert une telle opération et centralise les francs rwandais nécessaires pour que Benjamin puisse payer. Ce dernier fait son retour une heure plus tard les bras chargés de deux énormes cartons.

L'après-midi s'écoule tranquillement entre baignades, lectures et conversations enflammées, le wifi du restaurant nous permet également d'échanger sereinement avec nos familles que nous n'avons pu que très épisodiquement contacter depuis trois jours. Le soleil faiblit peu à peu dans le soir naissant, à nos pieds, la ville, progressivement,

s'allume. Nous savourons ces derniers instants dans une chaleureuse ambiance et il est 18h45 lorsque nous prenons congé de Jean-Pierre et William que nous étreignons affectueusement.

Notre trajet en bus vers l'aéroport est festif, nous rappelons toutefois aux élèves que le temps de commémoration au Rwanda exige une certaine retenue et nous modérons, tant que faire se peut, l'intensité de nos effusions.

Le cours des événements prend un tour surréaliste lorsque Didier s'engage brutalement sur une voie visiblement fermée et gardée par une policière à l'air patibulaire. Après que le bus s'est arrêté sur le bas-côté, une discussion animée en kinyarwanda s'engage entre notre pilote et la représentante des forces de l'ordre. Incapables de saisir le moindre mot, nous nous questionnons du regard quand soudain, Benjamin sort sa main par la fenêtre et en récupère, on ne sait par quel miracle, un sac en papier kraft comprenant les 23 casquettes commandées plus tôt. Nous reprenons joyeusement la route en arborant fièrement nos nouveaux couvre-chefs sous le regard amusé de la policière devant cette acrobatique livraison.

L'entrée de l'aéroport est gardée par un portique puissamment éclairé gardé par un imposant contingent d'hommes en armes qui arraisonnent notre esquif. Nous sommes sommés de sortir l'intégralité de nos lourdes et nombreuses valises et de les disposer sur une large plateforme en bois afin que des chiens puissent les renifler. Dans l'intervalle, nous passons tous individuellement dans un impressionnant dispositif qui détecte la moindre présence de métal. Intégralement blanchis de ce minutieux examen, nous formons une chaîne efficace pour charger à nouveau les cales de notre bus.

Après une manœuvre périlleuse pour se faufiler entre d'immenses dispositifs rouge et blanc obstruant la route, nous jetons l'ancre dans un angle du parking de l'aéroport de Kigali et saluons la dernière chevauchée de notre capitaine Didier d'applaudissements nourris. Nos effets déchargés, nous répartissons thé, café et bières dans les différentes valises qui partiront en soute. Quelques minutes plus tard, nous voilà lancés dans les procédures aéroportuaires que, fort heureusement, nous entamons bien en avance.

L'arrivée au Duty Free vers 21h nous permet de nous restaurer et de dépenser quelques sous en dernières denrées et souvenirs. A 23h, après une photo collective affublés de nos nouvelles casquettes, nous prenons place dans la salle d'embarquement, le sommeil s'abattant soudain avec force sur nos corps fatigués. Un peu plus d'une heure d'attente est nécessaire pour que nous puissions enfin nous diriger vers l'avion. L'air frais de la nuit nous revigore quelque peu alors que nous marchons à la file indienne sur le tarmac en direction de l'Airbus A330 qui doit nous ramener à la maison. L'engin paraît colossal et l'on se demande comment une telle masse de métal pourra trouver l'énergie de s'élever dans les airs. Tout autour, une foule d'hommes et de machines s'affairent à préparer l'appareil pour son décollage, et nous contemplons avec une certaine fascination ce spectacle qui demeure habituellement caché. Nous nous engouffrons dans le ventre

ronronnant et, après un petit jeu de chaises musicales entre élèves et enseignants pour que tout le monde trouve une place qui lui convienne, nous nous préparons pour une courte nuit.

Le repas nous est servi juste après le décollage, alors que nombre de paupières sont déjà closes. Nous émergeons quelques heures plus tard dans la lumière irradiante de l'aurore sur l'horizon, et attendons patiemment notre petit-déjeuner. Bonne nouvelle, nous arriverons avec une heure d'avance. Il est donc 8h30 lorsque les trains d'atterrissage amortissent mollement notre arrivée sur la piste de l'aéroport Charles De Gaulle.

Immédiatement, l'air frais des matins d'avril nous souhaite la bienvenue, et c'est tout heureux que nous déambulons dans les interminables couloirs, entre réception des bagages et contrôles des passeports, car bien qu'encore tout empreints des émerveillements du Rwanda, nous avons tous hâte de retrouver nos maisons, nos proches et, ne nous le cachons pas, de l'eau chaude pour se doucher.

Nous retrouvons quelques parents aux yeux brillants ayant traversé toute l'Ile-de-France pour nous accueillir, l'émotion est palpable.

J'en profite ici pour saluer à nouveau pétillante équipe encadrante et je ne saurais témoigner combien j'ai eu plaisir à participer à ce voyage entouré de collègues fiables, sympathiques et toujours soudées face aux imprévus. Je remercie donc en mon nom cette équipe de choc pour leur confiance, leur patience, leur humour et leur bonne humeur de chaque instant, et leur souhaite de belles vacances bien méritées !

Un grand merci également à Benjamin qui, outre son énergie communicative, nous a permis de vivre des moments exceptionnels, comme ce mémorable enregistrement à la télévision rwandaise, mais aussi d'avoir mis à notre service sa fine connaissance des mœurs locales qui a grandement fluidifié nos interactions avec un monde parfois déroutant.

Enfin, je m'associe à toute l'équipe pour remercier nos élèves qui ne se sont jamais départis de leur enthousiasme et de leur curiosité, même lors des longues heures de bus à travers la géographie encaissée du Rwanda. Recueillis quand il le fallait, survoltés quand ils le pouvaient, c'était un plaisir de les encadrer et nous leur souhaitons, à eux aussi, de se reposer et de méditer toutes leurs aventures durant ces 10 prochains jours de congés.

Il est presque 11h lorsque le reste de notre équipage tout encombré de valises embarque pour un dernier trajet en RER B, les têtes pleines de souvenirs et les lèvres brûlant de vous les partager.